

Mise en ligne : 20 mars 2014.

Les Français doivent-ils avoir honte ou être fiers de l'œuvre accomplie par la
France au Maroc ?
par DANIELLE HUNEBELLE
(*Réalités*, janvier 1956)

[19]

DU MOYEN AGE AU XX^e SIÈCLE. Le Maroc a connu en quarante ans, grâce au protectorat français, l'évolution la plus stupéfiante de l'histoire du monde. Dans ce délai ont été accomplis : l'installation de sept grands ports modernes, la création de 42 000 kilomètres de routes et pistes carrossables, l'électrification quasi totale du pays, l'irrigation de 200.000 hectares de terres, l'exploitation intensive du sous-sol, qui a fait notamment du Maroc le deuxième pays phosphatier du monde, après les U.S.A., avec 5 015 000 tonnes d'exportations annuelles. Casablanca (ci-dessous), petit port de pêche en 1912, est aujourd'hui le troisième port de commerce de l'Union française (après Le Havre et Marseille) et une ville de 680 000 habitants. Son rythme de construction n'a été surpassé que par celui de São Paulo au Brésil.

Il y a quarante ans, le Maroc vivait en plein moyen âge. Aujourd'hui, c'est un pays moderne, économiquement en avance sur tous les pays arabes, et même sur la France à certains égards. Cette transformation s'est effectuée en dépit de deux guerres, dans un pays pacifié seulement depuis 1934. Au moment où la France s'apprête à remettre les destinées du Maroc entre les mains des Marocains, il nous a paru nécessaire de dresser le bilan. Quel que soit, en effet, l'avenir des liens entre les deux pays, une page d'histoire tourne, et cette page a été écrite par la France.

Il est vrai que celui qui, aujourd'hui, débarque ou atterrit à Casablanca, troisième ville et troisième port de France ; qui, au volant de sa voiture, parcourt en tous sens un pays presque aussi étendu que la métropole ; qui traverse plusieurs centaines de kilomètres en pleine nuit sans rien risquer qu'une panne d'essence, celui-là ne s'étonne pas : il manque de [20] points de comparaison. On a beau lui affirmer que, en 1912, aller de Casablanca à Rabat représentait une expédition où on ne s'aventurait pas sans escorte, qu'à la place des cinq à six mille voitures qui font d'une ville à l'autre le trajet quotidien circulaient des bandes de brigands montés sur des mulets, et que, de temps en temps, lorsqu'une tribu avait vaincu la rivale, l'ombre des têtes coupées brandies au bout de piques s'allongeait sur la muraille, ce passé si récent ne parle guère. Par contre, de l'alignement vert des plantations dans le sable rouille, des habitations neuves, des villes toutes blanches, du serpentement des routes crevassant l'Atlas, de la multiplication des points d'eau jaillit un rythme exaltant, une espèce de débordement de joie qui sonne jeune et donne le ton de l'œuvre accomplie.

Lyautey a reçu le Maroc comme un coup de soleil, il nous en reste à tous quelque chose. Il fallait de l'enthousiasme pour entreprendre, de l'énergie pour transformer, du respect pour sauvegarder. Lyautey usa des trois, sut donner l'impulsion, et ses compagnons suivirent l'exemple. Si le Maroc est aujourd'hui un pays de contrastes (« le moyen âge avec l'électricité »), c'est justement grâce à ce souci originel des Français de faire coexister deux mondes, deux civilisations, de préserver. Traversez les plantations d'orangers et de vigne qui se déroulent jusqu'aux portes de Fès, et laissant là les tracteurs et cuves à phosphates, battez l'étroit pavé de la médina, la plus pittoresque du monde. Celui qui tanne les cuirs, celui qui sèche les peaux, le céramiste et ses poteries, le vieil Homère arabe appuyé sur son bâton, l'élégante en djellaba bleue, bâillon noir de dentelle,

L'EFFORT AGRICOLE entrepris par la France a donné au Maroc 3.500.000 hectares supplémentaires de terres cultivables (1.500.000 en 1912 ; 5.000.000 aujourd'hui). Les trois facteurs

principaux de ce développement ont été les grands travaux d'assainissement et d'irrigation qui portent encore actuellement sur 550.000 hectares et ont permis en outre de quintupler le rendement à l'hectare, la création de canalisations bétonnées ultra-modernes qui sillonnent tout le Maroc, l'enseignement agronomique dans plus de quarante écoles professionnelles ainsi que dans les fermes et étables-pilote ; enfin, l'exemple des colons français. Ci-dessus, une grande exploitation franco-marocaine aux environs de Fedala.

L'EFFORT SANITAIRE a fait du Maroc le seul pays arabe où aucune épidémie ne puisse naître sans être enrayée dans les quarante-huit heures. Le dernier cas de peste date de 1942. Alors qu'en 1912 le Maroc ne possédait qu'un hôpital, à Fès, aux méthodes plutôt primitives (les malades mentaux n'y étaient pas soignés mais enchaînés les uns aux autres), il y a aujourd'hui 481 centres hospitaliers ou dispensaires, dont 5 grands hôpitaux ultramodernes. Ci-contre, l'hôpital de Rabat-Souissi, ouvert à la fois aux Français et aux Marocains.

[21]

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES a été préparée à la base par la création d'écoles pour les jeunes musulmanes. La ténacité des préjugés séculaires a beaucoup retardé le développement de l'enseignement secondaire pour les jeunes filles, mais il existe aujourd'hui deux écoles du second degré, à Fès et à Rabat (ici une chambre de l'internat de Rabat), et une centaine d'écoles professionnelles réservées aux musulmanes. L'enseignement primaire marocain compte aujourd'hui 250.000 élèves, garçons et filles ; 20 lycées et collèges sont ouverts aux élèves de toutes origines, ainsi que de nombreuses écoles techniques. L'Institut des hautes écoles marocaines qui a été créé en 1920, et les centres d'études juridiques de Rabat et de Casablanca assurent l'enseignement supérieur des lettres et du droit.

L'OMBRE DES USINES vivent un million d'individus (page ci-contre, le quartier industriel des Roches-Noires, à Casablanca). Pratiquement inexistante avant le protectorat, l'industrialisation est devenue une nécessité de plus en plus impérieuse du fait de l'accroissement fulgurant de la population (il est de 150 000 par an). Aujourd'hui, outre les phosphates, le Maroc exploite ses mines de cobalt (troisième producteur mondial), manganèse (cinquième producteur mondial), plomb (septième producteur mondial), de zinc, de fer et de cuivre. Il possède une industrie métallurgique en plein essor et produit en outre chaque année 35 000 tonnes de savon, 34.000 tonnes de pâtes alimentaires, 177.000 tonnes de sucre et 500.000 tonnes de ciment.

un village de deux mille âmes, en pleine montagne, petit centre rural affairé, doté de l'électricité, de l'eau courante, de boutiques aux portes en bois traditionnelles, de maisons couvertes de tuiles, et dire : « Les encalyptus ont quatre ans, c'est moi qui les ai plantés. Ce village est ma création. Il est né d'un carrefour, à l'endroit où la route de commandement croise la piste menant au poste isolé. J'ai construit ce souk, cette école, cette mosquée avec les moyens du bord. Et aussi la coopérative agricole, ce grand bâtiment jaune que vous apercevez là-bas, où l'on distribue les semences sélectionnées, où l'on achète au paysan sa récolte au prix mondial pour lui éviter les emprunts usuraires. Avant, les sources existaient ici à l'état de puits, on tirait au chameau une vingtaine de litres par outre. Maintenant, voyez cette djellaba grise penchée sur la carriole remplie de carottes et de légumes verts ! »

L'eau... Après la pacification, l'ordre ramené dans le pays et le calme dans les tribus, c'était, en effet, le souci n° 1. Six années sur sept, avant l'arrivée des Français, les populations chassées par la sécheresse émigraient, fuyant le bled, allant s'agglutiner à la ceinture des villes. Les travaux d'irrigation effectués couturent maintenant tout le Maroc, depuis la petite hydraulique réalisée en palmeraie jusqu'au barrage de classe internationale édifiée à Bin-el-Ouidane. Avant, dans le Sud, autour de Ksar-es-Souk, améliorer la tête d'une séguia représentait une corvée de deux mille cinq cents personnes enlevant 6.000 mètres cubes de sable pendant vingt-quatre heures. Maintenant, grâce aux barrages bétonnés, les séguias ne s'ensablent plus. Avant, on ne pouvait sauver les récoltes compromises. Aujourd'hui, on provoque des crues artificielles. Le niveau de vie a augmenté. Au lieu de manger le kesra, pain d'orge, les gens mangent le pain de blé. Ils mettent du mouton ou du bœuf dans leur tajin (ragoût de légumes). Ils connaissent les

tomates, les poivrons, les navets. Ils ont l'eau permanente grâce aux stations de pompage qui alimentent 2.000 à 3.000 hectares de périmètres irrigués. Avant, ils avaient beau emblaver 10.000 hectares en novembre au moment des crues, s'il ne pleuvait pas en février, tout était sec. On cite encore la grande famine de 1936, où le bureau dut nourrir toute la population à coups de gamelles de riz. Rien que dans le Tafilalet, l'une des régions les plus sèches et les plus pauvres du Maroc, où il n'y a pas de colons français, on a installé quatorze stations de pompage d'un débit de 100 litres/seconde chacune. Chaque station assure l'irrigation de 300 hectares, sans apport d'eau de crue. Elle stabilise cinq cents familles de fellahs. Le prix moyen de l'hectare a quintuplé (il atteint en palmeraie 200.000 francs). Maintenant, quand il n'y a pas de sauterelles, on arrive à couvrir les besoins de la population. Mais que de difficultés surmontées pour parvenir à cette amélioration ! Les terres étant stériles, il a fallu recréer l'humus. Pour éviter les frais de transport, on décida d'utiliser du fumier de ferme, donc d'employer du bétail et de cultiver en luzerne, pour le nourrir, 20 % des terrains. **On créa un peu partout des étables-pilote à l'usage des Marocains.** Dans la palmeraie du Fezna, le nombre des habitants a passé de trois cent sept en 1950 à plus de mille cinq cents aujourd'hui. Les ksour en ruine se reconstituent, les miséreux de la ville reviennent cultiver la terre.

Le travail de petite et moyenne hydraulique n'est pas spectaculaire. On ne peut lui comparer ces travaux d'Hercule qui s'appellent grands périmètres d'assainissement (marécages soigneusement drainés, asséchés et [22] le tondeur, le vendeur d'herbes, la scierie d'où sort une bonne odeur de cèdre, les écheveaux de laines rouges, noires, vertes, se balançant sous les fils électriques (seule modernisation de la vieille ville), tout est intact, et notre plaisir est d'autant moins mélangé que la cité montante est propre et bien entretenue, qu'il n'y traîne pas de scrofuleux, qu'il n'y rampe pas de moignons, que, contrairement à d'autres villes de la Méditerranée où, telle Le Caire, chaque paire d'yeux s'accompagne d'un nuage de mouches affamées de suppurations, les regards sont sains, l'allure d'hommes libres. On sent une population prise en charge, non pour être étouffée par des liens trop étroits, mais arrachée progressivement à la servitude séculaire de la famine et de la maladie.

L'infrastructure économique dont la France a doté le Maroc, tous les gens de bonne foi conviennent qu'elle est remarquable. Mais s'il est à la portée de n'importe quel gouvernement d'aménager un port ou de construire un hôpital, autre chose était d'établir des rapports de confiance avec la population fraîchement soumise. Tel qui est allé tranquillement s'asseoir sur les coussins brodés et les tapis zaïans rouge garance d'un Arabe de la plaine ou d'un Berbère de la montagne, et par le truchement de quelque Français de passage — médecin, officier des A.I., contrôleur civil, instituteur, colon — s'est entretenu familièrement avec lui, celui-là mesure l'authenticité de l'œuvre accomplie en trente ans. D'après les Marocains eux-mêmes, le rayonnement de quelques Français a plus fait pour maintenir la sécurité dans un pays déchiré par la rivalité des tribus et les luttes intestines que la mise en place des institutions. On dit couramment d'un Français qui a vécu trente ans au Maroc : c'est un Marocain. Titre auquel il tient plus qu'à une décoration, qui signifie : il est admis par le pays, il parle la langue, il a fait bénéficier l'indigène des méthodes et techniques occidentales, il est des leurs. Encore maintenant, chaque matin dans tout le Maroc, quelque Français quitte à l'aube sa maison isolée, sise à plusieurs dizaines de kilomètres de toute habitation européenne. Il y abandonne sa femme et ses enfants à la garde de serviteurs marocains. Il saute sur son cheval ou au volant d'une jeep et va visiter le souk à deux heures de là. On l'attend, on l'entoure, on lui serre la main, on lui raconte qu'on a eu des ennuis de récolte, on lui demande de servir de témoin dans un échange de billets de banque. D'autres fois, on le suit dans la salle du tribunal coutumier où, assis sans rien dire à

côté du caïd, il veille au strict déroulement des affaires pénales. Jadis, la justice se réglait à coups de fusil. Le droit du plus fort, le bakshish l'emportait. Là où il n'y avait ni sanction ni contrôle existe désormais en pays berbère un collège judiciaire permanent, élu pour trois ans par l'ensemble de la tribu. La justice a cessé d'être vénale, les coutumes sont codifiées, les archives, conservées. Tout cela concrétisé par la présence de ce Français silencieux qui veille sur les garanties sans parti préalable.

Gagner la confiance des Marocains, c'était, comme tel jeune médecin, soigner pendant trois ans une population disséminée sur 150 kilomètres et, au moment du départ, bien qu'on ait pris la précaution de filer la nuit, à l'anglaise, être accompagné sur 2 kilomètres par une foule en pleurs, faisant la haie, vous suppliant de revenir. C'était pouvoir désigner, comme tel officier des A.I., [23] replantés en eucalyptus) ou périmètres d'irrigation en cours sur plus de 550.000 hectares. Le plus remarquable est celui des Beni-Amir, 200 kilomètres en arrière de la côte, ancien terrain de parcours déshérité, où une population particulièrement dense, pouilleuse, élevait le mouton, mourait de faim. Pour la fixer, on décida d'irriguer. Mais les gens n'étaient pas chauds pour travailler, ils ne voulaient recevoir leur eau que de Dieu, ils se méfiaient de la modernisation, ils se demandaient ce qui allait advenir de leurs moutons, et ils se mirent à vendre les terrains. Pour éviter la spéculation, un dahir de 1938 interdit la vente à des étrangers à la tribu, ce qui revenait à l'interdire aux colons français. Il fallut faire le bien de la population malgré et presque contre elle. Aujourd'hui, sur 28.000 hectares déjà irrigués et équipés avec des réseaux bétonnés ultra-modernes, à peine 3.000 appartiennent à des Français. La production globale, qui intéresse trente mille habitants, a passé de 55 millions de francs en 1940 à 1 milliard 500 millions en 1954. Dans ce laps de temps, on est arrivé à transformer le pasteur médiéval semi-nomade en agriculteur irrigué du XX^e siècle. Il possède sa terre, est maître de sa récolte, trouve à portée de la main arbres, engrais, semences à crédit. Que cultive-t-il ? Céréales, luzerne, coton égyptien (le Maroc est le seul pays de l'Union française à avoir réussi le coton égyptien : 1.500 tonnes de fibres récoltées en 1955, vendues 340 francs le kilo). On a planté 450.000 oliviers, dont la moitié déjà en rapport, 90.000 abricotiers, 500.000 arbres forestiers. Les bovins, quelques centaines en 1940, sont aujourd'hui plus de 18.000.

Quand on a constaté la bonification des terres, les efforts du paysanat et des coopératives, le montant élevé des prêts agricoles, on s'étonne de rencontrer dans la campagne des populations loqueteuses logées dans les mêmes ksour qu'au moyen âge. L'explication, un caïd, que nous surprenons sous la khaïma (tente noire en poil de chèvre) en train de boire le thé à la menthe, nous la fournit : « Si le niveau de vie a augmenté ? Moins qu'il aurait pu. Si la misère existe toujours ? Mais c'est votre faute, à vous, Français : en moins de trente ans, vous avez réussi à doubler la population du Maroc. » C'est vrai. Et ce n'est pas avec des Français. A peine trois cent mille Européens côtoient 8 millions de Marocains. Alors ?

Le formidable effort sanitaire date de la période héroïque, celle où les médecins militaires suivaient à cheval la colonne et se rendaient en zone dissidente. À ce moment, les épidémies massives : variole, typhus, peste, paludisme, fièvre récurrente, décimaient le pays. « A moi tout seul, avec un infirmier recruté sur place, j'ai fait, en 1930, 114 000 vaccinations antivarioliques, raconte un médecin. La table était dressée dehors, au milieu des épines. En file indienne, les gens faisaient la queue. J'ai su le nombre exact grâce à un fkih, un type qui égrenait son chapelet de 99 grains. Un par piqûre. A 100, il mettait une pierre sur la table. C'était l'époque où le chirurgien opérait seul, par terre, à la lueur d'une bougie, faisant lui-même sa stérilisation. L'époque où le paludisme tenait 100 % des individus couchés dans les douars, où on devait plonger le linge des typhiques

dans des étuves qui laissent survivre la moitié des poux. Vraiment, il fallait avoir la foi. »

Le dernier cas de peste date de 1942. On ne signale guère plus de trois cas sporadiques de typhus par an contre plusieurs milliers par mois il y a vingt ans. On comptait un million cinq cent mille paludéens sur le versant atlantique nord du Maroc. Aujourd'hui, malgré les rizières, ce chiffre ne pose [24] plus de problème. Une trentaine de médecins français sont morts, victimes d'épidémies. Le Maroc a été le premier pays du bassin méditerranéen à lancer une campagne de B.C.G. En 1947-1948, on a vacciné plus de trois millions d'individus, on continue au rythme de cinq cent mille par an. De même pour les maladies oculaires : le Maroc a été le pays-pilote. Son expérience dans le grand Sud, aux endroits les plus difficiles, est considérée avec intérêt par toutes les organisations internationales. On a inauguré une méthode d'autotraitement, avec de la pommade à l'auréomycine que les mères injectent à leurs enfants. La dernière année est la première où l'on n'ait pas relevé de cas de conjonctivites aiguës, alors que 75 % des yeux étaient atteints. Enfin, la syphilis mutilante, qui estropiait 40 % de la population de Fès en 1920, a complètement disparu. L'assistance médicale, dont le réseau très hiérarchisé est calqué sur l'organisation administrative, n'a son pareil dans aucun pays : trois cent cinquante médecins donnent chaque année à huit millions de Marocains dix-huit millions de consultations gratuites. Depuis les grands hôpitaux ultra-modernes de sept cents lits, ayant coûté chacun entre 800 et 1.300 millions, situés à Rabat, Casablanca, Oujda, Meknès, Safi, et le sanatorium de Ben-Smim, jusqu'à la petite infirmerie de secteur et la salle de visite que l'on trouve dans les quatre cents postes du Maroc, tous les degrés de l'assistance sont prévus, à raison d'un médecin par tribu.

« Quel est le pays arabe où huit millions de gens sont soignés gratuitement ? demande un chirurgien [tout en présentant son corps d'infirmiers marocains](#). La santé du pays est entièrement contrôlée. Grâce à la souplesse, à la mobilité de notre organisation (le téléphone fonctionne jusqu'aux portes du Sahara), il est impossible qu'une épidémie éclate à notre insu, et elle est maîtrisée dans les quarante-huit heures.

La mortalité infantile n'est plus que 48,5 pour 1.000 ; contre 128,6 pour 1.000 en Égypte. Notez autre chose, qui me semble primordial : la médecine de soins est à portée de tout le monde, elle a beau être remarquablement organisée, ce n'est pas par là que nous resterons. C'est par notre service médico-social. Pour l'assurer, il ne suffit pas de disposer d'installations dernier cri et de locaux flambant neufs. Il faut croire à l'individu, avoir du dévouement, de la chaleur humaine, surtout dans ce pays méfiant où tout était à faire. Dans chaque ville, en plus des hôpitaux, on a installé des centres de santé, qui groupent chacun cinq dispensaires (dermatologie, oto-rhino, protection maternelle et infantile, ophtamologie, anti-

CHEF-D'ŒUVRE DE LA TECHNIQUE FRANÇAISE, le complexe de Bin-el-Ouidane est l'un des sept grands barrages (deux autres sont actuellement en construction) dont la France a doté le Maroc. Il doit permettre d'irriguer progressivement les 100.000 ha de l'immense plaine des Beni-Moussa qui se déroule comme une robe bayadère au pied du Moyen-Atlas. Un barrage voûté de 135 m de haut domine un lac artificiel plus grand que celui du Bourget. Une usine de pointe construite au pied de ce barrage lâche son eau dans un second barrage dit compensateur. Une galerie de 10 km permet de dériver l'eau jusqu'à l'usine d'Affourer, qui la relâche dans les canaux d'irrigation. Cet aménagement, le plus beau d'Afrique, a coûté 32 milliards et va presque doubler la production électrique du Maroc.

LE MODERNISME N'A PAS TUÉ L'ÂME DU PAYS. Le folklore a été sauvegardé (ci-dessous des Berbères interprétant la danse des « Piores à Poudres » à Amizmiz, dans le Haut-Atlas), ainsi que les coutumes ; l'artisanat local a été encouragé par la création d'ateliers-pilote, [la religion musulmane a été respectée et de nouvelles mosquées ont été construites dans les quartiers arabes neufs](#). Enfin, les trésors d'architecture de la civilisation arabe et le

pittoresque des médinas ont été préservés.

[26] tuberculeux). Les Musulmanes nous amènent maintenant leurs enfants sains, elles les font suivre, peser, tiennent leur fiche comme à Paris dans le 13^e arrondissement. Jusqu'alors, c'était le néant sur le plan de la puériculture. Il a fallu convaincre les femmes qu'on ne leur voulait pas de mal. Maintenant elles ont confiance, et nous avons les femmes par les enfants. »

Seul point noir, dans une œuvre où tout, ou presque, est admirable : il n'y a que trente médecins marocains, dont un chirurgien. De même qu'il n'y a que trente-deux avocats, cinq ingénieurs des Ponts, un seul ingénieur des Mines, cinq cent trente bacheliers, dont trois filles, une dizaine d'officiers supérieurs. Cela pose un problème, celui de l'enseignement. Les Français n'ont-ils pas été à la hauteur ? Ont-ils négligé les écoles ? Pourquoi y a-t-il encore 90 % d'illettrés dans les campagnes ? Les chiffres parlent : sur un million de gosses scolarisables, on en compte trois cent mille à l'école. Mais au prix de quelles luttes contre les familles ! On continue de mettre les pères en prison pour obtenir qu'ils envoient les fils non dans le bled garder le troupeau, mais à l'école du village. Quant aux filles, qui se marient encore souvent à treize ans, le démarrage a été extrêmement lent : cinquante mille d'entre elles suivent actuellement les classes de l'enseignement primaire et technique. Depuis la guerre, on ouvre trois classes tous les deux jours. On scolarise ; vingt-cinq mille enfants par an, il en naît cent mille ! Aujourd'hui il y a rupture, précisément parce qu'un très gros effort a été fait, mais tout d'un coup, brutalement. Nous avons créé trop de semi-intellectuels, de petits instituteurs, commis, adjudants, sans nous préoccuper de débouchés importants. Dans une œuvre dont le bilan positif est immense, cette lacune suffit à aigrir suffisamment les esprits pour jeter oubli et discrédit sur le reste. Et pourtant ! Si nous nous retirions demain du Maroc, quel pays offririons-nous aux Marocains ? Un pays entièrement pacifié, où 10.560 kilomètres de routes parfaitement entretenues et un réseau de pistes de 12 000 kilomètres ne laissent hors de portée aucun point, si inaccessible soit-il. Une signalisation internationale phosphorescente en français et arabe, 1.550 kilomètres de lignes ferrées, entièrement électrifiées. Le téléphone partout, l'électricité presque partout, et dans les postes où elle n'est pas installée, des groupes électrogènes. Des réseaux d'irrigation bétonnés, qui ont quintuplé le rendement à l'hectare, cinq à six mille fermes de colons en pleine exploitation qui ont fait plus pour l'enseignement du paysan marocain qu'une centaine d'écoles d'agriculture. Une santé publique assainie et contrôlée, une implantation d'hôpitaux à l'américaine, des écoles neuves) dont le nombre a prodigieusement augmenté. Ce n'est pas tout. Dans le domaine des mines, des installations portuaires, de l'industrie, l'effort de quelques-uns a rapidement classé ce pays médiéval en tête de l'expansion occidentale.

CINQUANTE mille ouvriers marocains exploitent chaque année 600.000 tonnes de charbon (à Djerada), 600.000 tonnes de fer, 400.000 tonnes de manganèse, 200.000 tonnes de pétrole, raffiné dans la raffinerie toute neuve de Petitjean, 120.000 tonnes de plomb et de zinc à Zellidja, inconnue il y a quelques années et devenue, grâce à une mécanisation ultra-moderne, l'une des premières mines de plomb et de zinc du monde, et enfin, 5 millions de tonnes de phosphate, à Khouribga et à Louis-Gentil : le Maroc est le deuxième producteur phosphatier (après les U.S.A.). Totalement inexploitées, et pour la plupart ignorées avant notre arrivée, les ressources minières du Maroc, mises en valeur par des entreprises françaises, représentent aujourd'hui 35 % de ses exportations et lui procurent plus de 50 % de ses entrées en devises. L'Office chérifien des phosphates appartient aux Marocains, le directeur général en est nommé par dahir. En 1921, quand les

Français arrivèrent à Khouribga [sic], c'était un désert. Ils ont planté les premiers arbres, édifié les premières maisons. Aujourd'hui, la population compte plus de cinquante mille habitants. L'exploitation, aussi moderne qu'aux U.S.A., se fait par découverte (open-cast) et mise à nu du gisement. Plusieurs dizaines de Marocains ont accédé au statut d'ouvriers spécialisés, ont leur voiture, logent dans des maisons particulières, construites en style mauresque, bungalow blanc avec living-room, cumulus, radio. Tous les ouvriers sont soignés gratuitement dans un hôpital modèle de deux cent trente lits, qui possède le premier poumon d'acier du Maroc, et presque tous sont logés gratuitement dans des villages avec écoles, mosquées, souk, construits spécialement pour eux. On ne peut s'empêcher d'évoquer la misère de la population loqueteuse de Maracaïbo, par exemple, au Venezuela, qui, à proximité des immenses champs pétrolifères, reçoit l'eau potable au compte-gouttes, charriée par de petits ânes. A Khouribga, l'un des premiers soins a été de capter l'eau de pluie à 22 kilomètres par un barrage soigneusement étudié. Quelque trois cents industriels, français pour la plupart, installés au Maroc, y font vivre 200.000 ouvriers, c'est-à-dire environ un million d'individus. Des usines souvent plus modernes que celles de la métropole, telles que Chaux et Ciments, la sucrerie Cosuma, la fabrique de carton et papiers de Port-Lyautey [Béghin], les brasseries, conserveries, huileries et autres industries de transformation ont considérablement augmenté le standard de vie d'une population hier entièrement agricole.

MAIS du fait de l'industrialisation, du fait aussi qu'elle se concentre en grande partie à Casablanca, ce monstre dont la population a passé en quelques années de 82.000 à 680.000 habitants, du fait de l'afflux des ruraux vers la ville, s'est posé le problème de l'habitat. Le voyageur est péniblement affecté par le foisonnement des Bidonvilles autour des agglomérations. Même phénomène que dans les grandes villes d'Amérique du Sud et du centre. Il est transitoire, en voie de disparition lente. Ce qui caractérise davantage le Maroc, c'est que toutes les médinas, où la population atteint souvent de huit cents à mille habitants à l'hectare, ont été assainies, électrifiées, pourvues de systèmes d'égouts. C'est que, partout, s'élève à côté, toute blanche, dans le style du pays, la ville européenne. Il est peu de contrées où l'urbanisme ait été aussi poussé. Non seulement à Rabat, ville jardin au tracé harmonieux, à Marrakech, qui s'épanouit au cœur des plantations, à Agadir, village de pêcheurs en 1948, aujourd'hui plage de 7 kilomètres où logent 15.000 Européens, mais encore à Meknès, Fès, Casablanca, dont l'architecture audacieuse ne le cède en rien à Rio et à São Paulo, les Français ont fait œuvre de bâtisseurs au sens le plus noble, soucieux à la fois de confort, de beauté, de modernisme, de respect des formes et des couleurs méditerranéennes. Certains leur reprochent d'avoir vu trop grand. Mais si la manie de la pierre a parfois abouti à des constructions disproportionnées avec le niveau de vie actuel des Marocains, quel présent inestimable ne constitueront-ils pas lorsqu'elles leur reviendront en toute propriété. Les centres importants disposent maintenant de cités marocaines modernes. Rien qu'à Casablanca, la cité d'Aïn-Chock, 15.000 habitants, chacun son logement, comprenant une cour intérieure fleurie, deux pièces et une cuisine (loyer : 2.000 F par mois), avec, à proximité, la mosquée, le hammam, le dispensaire, l'école, le souk, la garderie d'enfants ; la cité des Carrières-Centrales, celle de Sidi-Othman. Fin 1953, quatorze mille cinq cents logements avaient été mis en chantier, sans compter les efforts faits par plusieurs industriels pour loger leur personnel.

Dans le domaine hôtelier, même formidable effort de construction. Le Maroc est sans contredit le pays d'Afrique le mieux équipé en gîtes d'étape de tout premier ordre et en hôtels de classe internationale : depuis la chaîne hôtelière présaharienne, qui comprend cinq palaces en palmeraie, jusqu'aux hôtels de luxe

de Casablanca, en passant par les établissements des stations de sport d'hiver, comme Ifrane, entièrement équipées par les Français. Ils ont permis en 1952 d'attirer au Maroc 231.000 touristes, qui ont laissé plus de 16 milliards de francs en devises fortes. Signalons qu'à Rabat une école hôtelière plus moderne que celles de France, permet à de petits Marocains du bled de servir, au bout de deux ans d'apprentissage, à la Mamounia de Marrakech ou au palais Jamaï de Fès.

Sur le plan institutionnel, spirituel, politique, les Français auraient peut-être pu amener plus progressivement ce pays à tenir les leviers de commande et lui donner une armature administrative plus solide. Mais il est incontestable, sur les plans économique, social et humain, que les résultats, obtenus après vingt ans seulement de pacification, peuvent se comparer aux plus belles réussites d'une nation civilisée s'efforçant d'ordonner un chaos féodal.

FIN